

BLUM RACONTE

*MAUVAISE
ÉTOILE*

une nouvelle policière

EVELYNE JUDRIN

MAUVAISE ÉTOILE

Une nouvelle policière exclusivement réservée aux abonnés du site

Evelyne Judrin-auteure

LES MOTS EN HÉRITAGE

MAUVAISE ÉTOILE



Je m'appelle Blum, Léon Blum et je n'ai rien à voir avec la famille du grand homme politique. Sans doute vous demandez-vous si mes parents ont voulu me faire une bonne blague en me donnant ce prénom. Rassurez-vous, vous n'êtes pas les premiers à vous poser la question. Après tout, ne dit-on pas qu'il n'y a pas qu'un âne à la foire qui s'appelle Martin ? Dans ma famille, il est de tradition de donner à un nouveau-né le nom d'un défunt. Un jeune frère de ma mère décédant prématurément, je fus gratifié de ce prénom qui était pourtant déjà démodé lorsque je suis né mais qui connaît aujourd'hui un regain d'intérêt auprès de jeunes parents. Autre temps autres mœurs ! Mais je ne suis pas certain que ce prénom soit aujourd'hui plus facile à porter que lorsque j'étais le seul Léon au milieu de tous les Jean-Pierre, Jean-Claude, Christian ou Gérard.

Si j'ai souffert de porter ce prénom qui fait penser au cri de ralliement d'un paon ? Sans vouloir me vanter, dès l'enfance, j'avais un caractère bien trempé et personne n'a osé se moquer de moi plus d'une fois. Je n'ai d'ailleurs utilisé ma force qu'à cette seule et unique occasion et le nez d'un plus grand que moi en garde certainement les séquelles. J'ai supporté stoïquement la punition assortie d'une leçon de morale qui a suivi mon exploit mais j'ai ensuite pu jouir d'une tranquillité absolue pendant tout le reste de ma scolarité. Je reconnais ne pas être très fier de la façon dont je l'ai acquise.

A la fin de mes études de droit, j'ai rejoint les rangs de la police et après quelques années sur le terrain, je suis devenu le plus jeune commissaire de France. Mais quelque chose me disait que je n'étais pas à ma place et pas seulement parce que ma mère Rose ne comprenait pas pourquoi son fils, qu'elle croyait destiné à une brillante carrière internationale de violoniste ou de chef d'orchestre, était devenu simple flic. Lorsqu'on lui demandait ce que je faisais dans la vie, elle poussait des soupirs à fendre l'âme et ses interlocuteurs pensant probablement que j'avais mal tourné, changeaient rapidement de sujet de conversation. Ma promotion au grade de commissaire ne réussit pas à l'impressionner davantage.

L'affaire dont je vais vous parler aujourd'hui m'a été rapportée par le brigadier Jansen, un vieux de la vieille, alors que j'étais une toute jeune recrue et que je commençais à peine à faire mes armes. Mais j'avais déjà la plume qui me démangeait et je prenais furtivement des notes dès que quelque chose d'intéressant passait à ma portée. Je me disais sans doute que ça pourrait toujours servir si un jour me prenait l'envie d'écrire un vrai roman policier. Je dois avouer que j'avais déjà participé à quelques concours de nouvelles, parfois avec succès. J'ai donc reconstitué toute l'affaire à partir du récit du brigadier Jansen et c'est cette histoire que je vais vous raconter.

*

L'homme que le brigadier Jansen appréhenda en décembre 1999 à sa descente d'avion s'appelait Gaspard Blanqui. Si ce nom vous dit quelque chose, soit vous suivez les chroniques judiciaires et vous vous souvenez du bonhomme, soit cela vous rappelle une certaine publicité pour un grand cognac. Dans l'un et l'autre cas vous aurez raison. Gaspard Blanqui a bien fait les gros titres de vos journaux pendant un mois ou deux et il est aussi un rejeton fort peu reluisant d'une grande famille de producteurs de Cognac.

Gaspard était le cinquième enfant noyé au milieu d'une fratrie de douze frères et sœurs, tous plus brillants les uns que les autres. N'ayant pas de qualité particulière, on ne le poussa pas à faire des études supérieures et il fut rapidement clair qu'il n'intégrerait aucune grande entreprise cotée au CAC 40 comme ses aînés et ses cadets. Ses parents qui avaient d'autres chats à fouetter se désintéressèrent très vite de cet enfant qui ne faisait pas honneur à son illustre famille dont les membres trustaient à eux seuls des postes dirigeants dans une dizaine d'entreprises prestigieuses.

Très vite, Gaspard dégringola dans l'échelle sociale et ne fut plus invité aux rallyes et autres raouts où les jeunes gens de sa caste étaient censés trouver la personne avec le nom et si possible la fortune qui va avec pour faire un mariage profitable. Il devint vendeur de voitures, une horreur pour ses parents et ses frères et sœurs qui cessèrent tout à fait de le fréquenter.

Mais Gaspard ne vendait pas n'importe quelles voitures. Il vendait des voitures de luxe. De sa bonne éducation, il avait gardé l'élégance et le langage châtié qui plaisaient aux clients. Très vite il devint un des vendeurs les plus rentables et grimpa dans la hiérarchie des vendeurs de voitures de luxe. Ce n'était certes pas la carrière à laquelle le destinait sa naissance mais au moins gagnait-il sa vie et souffrit moins pendant un temps de sa relégation du clan familial.

Il se fit des amis dans son nouveau milieu de vendeurs de voitures mais également il commença à fréquenter quelques clients argentés qui appartenaient

à la bonne société et avaient reconnu en lui l'un des leurs. Il se lia plus particulièrement avec un certain Hippolyte Frémont-Vigier, issu de la petite noblesse bordelaise et dont la famille avait fait fortune non pas dans les grands crus mais dans le vinaigre. Hippolyte était un enfant unique et gâté dont les parents ne semblaient pas avoir envers lui les mêmes exigences que ceux de Gaspard. Rien ne semblait trop beau pour ce fils qui avait consciencieusement raté ses études de droit et entamait sa troisième année sabbatique sans que cela semble inquiéter ou contrarier monsieur et madame Frémont-Vigier. Ça ne l'empêchait pas de rouler dans une luxueuse voiture que lui avait d'ailleurs vendue Gaspard.

Les deux jeunes gens devinrent vite des amis. Ils partaient souvent faire des virées en décapotable. Hippolyte laissait le volant de sa Porsche Carrera à Gaspard qui pouvait s'imaginer quelques instants en être le propriétaire. Il l'invitait dans des restaurants étoilés et lui fit même couper par son tailleur anglais, un costume sur mesure.

Devant cette débauche de moyens, Gaspard s'interrogeait. Les parents d'Hippolyte étaient-ils à ce point généreux ou de quel emploi son ami pouvait-il tirer des ressources lui permettant de vivre dans ce luxe et cette opulence ? Un soir, n'y tenant plus, Gaspard interrogea Hippolyte sur la provenance des fonds qui lui permettaient de mener grand train.

« — Tes parents sont bien généreux, dit-il.

— Mes parents ne sont pour rien dans les petits extras qui font la vie belle. Qu'est-ce que tu crois ? Mon père dit que je suis un jean foutre et ma mère pleure et s'arrache les cheveux. Non mon vieux. Je reçois tout juste ce qu'il faut pour ne pas crever la dalle.

— Mais ton appart ? insista Gaspard de plus en plus intrigué.

— Mon appart ? C'est un bouiboui qui appartient à la famille et qu'on laisse à ma disposition.

Ce qu'Hippolyte appelait un bouiboui était un appartement de cent mètres carrés dans une banlieue cossue de l'ouest parisien dont Gaspard se serait largement contenté.

— Non mon petit vieux, à part une pension ridicule et cet appart, je dois me débrouiller pour gagner ma vie. Je n'aime pas la médiocrité, poursuivit-il, alors il a bien fallu que je trouve un moyen d'améliorer l'ordinaire.

— Tu m'intrigues, dit Gaspard, soudain très intéressé.

— Si tu veux, on peut faire équipe. Je t'embauche dans ma petite entreprise. Ensemble, on pourrait accomplir des merveilles. Que dirais-tu de devenir mon bras droit ?

Sans savoir à quoi il s'engageait et sans même prendre le temps d'y réfléchir, Gaspard accepta avec enthousiasme. Il avait l'impression de pouvoir toucher du doigt ses rêves d'opulence. Il se voyait déjà débarquer en pleine réunion familiale dans son beau costume et au volant d'une Maserati d'une Porsche ou d'une Mercedes.

— Très bien. Je passe te chercher ce soir sur le coup de minuit. Habille toi en sombre. Je t'expliquerai, ajouta-t-il devant l'air ahuri de son ami. »

Vous l'aurez deviné ami lecteur. Hippolyte était un monte en l'air. Un monte en l'air de luxe puisqu'il ne s'en prenait qu'aux amis ou aux relations fortunées de ses parents, mais un monte en l'air tout de même. Gaspard s'il fut surpris n'en fut pas moins efficace et il apprit très vite aux côtés de son mentor à neutraliser des alarmes, crocheter des serrures délicates, ouvrir des coffres, repérer les objets de valeur et trouver les meilleurs fourgues. Bientôt son train de vie s'en trouva considérablement amélioré. Mais au lieu de s'exhiber dans une belle voiture ou dans des vêtements coûteux, un reste de sagesse le retint de se pavaner devant sa famille et ses anciens amis. Il se fit fourmi et se mit à économiser pour réaliser son rêve : partir sur une île lointaine pour créer sa propre entreprise. De

quelle nature serait cette entreprise? Il ne le savait pas encore mais il avait vu à la télévision un reportage sur ces français qui réussissent loin de la mère patrie et il était certain qu'un destin fabuleux l'attendait enfin quelque part.

Hippolyte lors de leurs équipées nocturnes sortait toujours armé et il avait proposé à Gaspard de lui fournir un pistolet identique mais Gaspard avait toujours refusé. S'il était devenu avec une déconcertante facilité un hors la loi et un voleur, un reste de bon sens lui interdisait de franchir ce pas supplémentaire qui pouvait faire de lui un meurtrier si par malchance il était amené à faire usage de son arme. Hippolyte eut beau tenter de le convaincre, Gaspard resta sur ses positions.

*

Cela faisait déjà deux ans que Gaspard vendait des voitures de luxe le jour et cambriolait des maisons la nuit avec son ami Hippolyte. Son magot était devenu assez conséquent et il se dit qu'il avait eu jusqu'à présent bien de la chance. Peut-être valait-il mieux ne pas tenter le diable. Il s'en ouvrit à son complice : « Tu es libre de t'arrêter quand tu veux, lui dit-il. Mais j'ai un dernier gros coup à te proposer. Ensuite, tu pourras aller te reposer toute ta vie sous les Tropiques ou n'importe où ailleurs. »

Un dernier gros coup ? Pourquoi pas. C'était tentant. Et puis il devait bien ça à Hippolyte. Après tout c'était grâce à lui qu'il allait pouvoir réaliser ses rêves. Alors qu'il avait toujours refusé d'être armé, il lui prit la fantaisie de clore ce chapitre de sa vie en donnant un peu de piquant à l'affaire. Il se procura une petite arme de poing et la rangea dans sa poche. La sensation de cette arme contre son flanc lui procura aussitôt un étrange sentiment de puissance.

La maison dans laquelle ils s'introduisirent sans aucune difficulté ce soir-là, était la plus belle et la plus grande de toutes celles qu'ils avaient visitées ensemble. Partout des œuvres d'art, partout des objets de valeur. Mais Hippolyte ne prêta pas attention à toutes les beautés qui les entouraient. Il alla directement

vers une pièce protégée par une alarme qu'il désactiva rapidement et alluma la lumière. C'était un bureau au décor pompeux dans lequel flottait une odeur légèrement écœurante de tabac froid. Il avisa immédiatement une reproduction de Cézanne qu'il déposa au sol, découvrant un coffre-fort de belle taille qu'il ouvrit en quelques secondes. La somme à l'intérieur du coffre était considérable. Hippolyte arracha la cagoule qui lui masquait le visage et Gaspard qui suait à grosses gouttes l'imita.

— Bon sang, c'est quoi tout ce fric ? dit Gaspard en découvrant les liasses compactes.

— Comment tu crois que les gens deviennent riches ? dit-il devant la mine éblouie de son ami. Cet argent-là mon pote, c'est de l'argent sale, je dirais même de l'argent dégueulasse qui transite dans le coffre de mon salaud de père avant d'être remis dans le circuit.

— On est chez tes parents ?

— Exact. Ils sont partis en voyage et on a toute la nuit pour se servir.

— Mais s'il n'y a pas effraction, ils vont comprendre que c'est toi qui ...

— T'inquiète ! Ce soir on a la maison pour nous. Tout le monde est parti. Et puis cet argent de toute façon comme je te l'ai dit, mon père ne pourra pas en déclarer le vol. Et ce qui me réjouit davantage c'est qu'il va avoir de sacrés problèmes avec les types pour qui il travaille. Si ça peut te rassurer, je ne suis pas seul à connaître le code.

Tout à coup, la lumière jaillit, éblouissant les deux hommes. Une jeune femme d'une saisissante beauté apparut sur le pas de la porte. Ils n'avaient pas de masque, elle les reconnaîtrait forcément. Le revolver d'Hippolyte tremblait dans sa main. Gaspard sentit qu'il allait tirer. Il ne pouvait pas laisser faire ça. Il appliqua une manchette sur le poignet d'Hippolyte et le revolver tomba sur le sol. Au lieu de se calmer, Hippolyte redoubla de fureur et ramassant son arme, il la

pointa vers son complice. Il allait les abattre tous les deux, lui et la jeune fille. Soudain, Gaspard se souvint qu'il était lui aussi armé. Il plongea la main dans sa poche, en sortit calmement le revolver et tira. Hippolyte s'effondra, mortellement touché.

Au lieu de s'enfuir, l'inconnue restait immobile, silencieuse et pétrifiée. Gaspard réagit avec un sang-froid qui l'étonna lui-même quand il y repensa plus tard. Il avait dans son sac à dos outre quelques outils, du sparadrap fort- on ne sait jamais, disait Hippolyte, si on tombe sur quelqu'un ça peut toujours servir pour le ligoter, mais t'inquiète ça n'arrivera pas-. « T'inquiète ! » c'était son expression et à présent il était mort et c'était Gaspard qui l'avait tué. En regardant le grand corps étendu sur le sol, une pensée saugrenue, de celles qui s'invitent à des moments tout à fait inappropriés, lui vint à l'esprit « Comme le duc de Guise, plus grand mort que vivant » Il se secoua pour chasser ce souvenir d'école incongru en cet instant tragique. La jeune fille aux immenses yeux verts, le fixait toujours, tétanisée. Que faire ? Il avait tué pour empêcher qu'elle ne soit tuée. Qui était-elle ? Une sœur, une cousine, une amie ? Pourquoi était-elle là ? Hippolyte ne lui avait jamais parlé de sa famille et il ne lui avait jamais posé de questions. Il s'aperçut que leurs relations étaient très superficielles et qu'il ne connaissait rien de l'homme qu'il venait d'assassiner.

Il fit assoir la jeune femme toujours muette sur une chaise et entreprit de la ligoter avec le ruban adhésif. Puis il la bâillonna bien que personne d'autre ne fût présent dans la maison. Il vida le coffre rapidement, essuya consciencieusement le revolver d'Hippolyte pour effacer les empreintes qu'il avait pu y déposer dans la lutte, le reposa sur le sol et mit le sien dans sa poche. Il le jetterait dans la Seine plus tard. Puis il rentra chez lui. Après tout, il n'apparaissait sur aucune vidéo puisqu'Hippolyte avait coupé les caméras de surveillance. Il avait sûrement un peu de temps devant lui avant que les choses ne s'emballent. Il se mit à réfléchir. La jeune femme avait pu largement détailler les traits de son visage. La police

demanderait sans doute à la fille aux yeux verts de faire son portrait-robot mais il était certain de n'avoir laissé aucune empreinte. Il n'était fiché nulle part et il était resté discret sur sa relation avec Hippolyte. Il se disait maintenant qu'il avait bien fait de ne pas s'exhiber en sa compagnie. Son éducation qui prônait la réserve allait lui servir finalement à quelque chose. Même si on remontait jusqu'à lui, on ne pourrait pas lui reprocher d'être allé au restaurant avec un client ou de lui avoir fait essayer quelques voitures. Mais il ne fallait pas non plus qu'il se berce d'illusions. On finirait par faire tôt ou tard le rapprochement entre lui et le portrait-robot que la police aurait inmanquablement entre les mains.

Pour sauver une vie, il était devenu un assassin. Il était également devenu très riche car le coffre contenait une somme considérable. Mais il se posait des questions. Hippolyte n'avait pas besoin de lui pour cambrioler la maison de ses parents. Pourquoi lui avait-il demandé de l'accompagner ? Peut-être avait-il besoin de la présence de Gaspard pour ne pas flancher au dernier moment car en dérobant l'argent de l'organisation occulte dont son père était trésorier, il le condamnait sans doute à mort. À moins qu'Hippolyte n'ait eu tout simplement l'idée de le compromettre afin de lui faire endosser le vol au cas où l'enquête se rapprocherait de lui. N'avait-il pas dit son intention, avant que n'apparaisse la fille aux yeux verts, de sabler le champagne dans la maison vide de ses parents ? Des empreintes sur un verre, rien de plus facile pour impliquer un complice dont on veut se débarrasser. Voilà, c'était sûrement ça : c'était Hippolyte ou lui. Il finit par se convaincre qu'il n'avait pas eu le choix.

Curieusement, de la même façon qu'il avait suivi sans difficulté Hippolyte sur la voie de la délinquance, il n'éprouva pas de remords de son crime. Il avait depuis longtemps préparé son départ. Il ne fallait pas que cela ressemble à une fuite. Il y avait tout cet argent. Comment l'emmener avec lui ? Tout ce qu'il avait gagné ou plutôt volé, avait été régulièrement déposé sur des comptes offshore mais que faire de cette somme énorme tombée du ciel ? Il alla voir son fourgue

habituel qui lui racheta la somme pour le quart de sa valeur et lui fit immédiatement un virement sur son compte secret. Il n'était pas en position de marchander et accepta.

Ses congés étaient posés depuis longtemps et personne ne s'étonna de le voir partir. Il acheta un billet pour Caracas puis un deuxième pour une destination plus discrète avec des papiers empruntés à un certain Guillermo Dias, professeur de capoeira à Paris. Le vrai Guillermo Dias n'avait pas rechigné à se prêter au subterfuge contre une somme rondelette. Gaspard était passé entre les mains expertes d'un maquilleur de cinéma et avait teint ses cheveux en gris. La ressemblance avec la photo du passeport était tout à fait crédible. Guillermo n'aurait plus qu'à déclarer la perte de ses papiers quarante-huit heures plus tard. Une fois arrivé à destination, Gaspard changerait à nouveau d'identité et rejoindrait son île paradisiaque au large du Honduras en autant d'étapes qu'il le faudrait pour semer ses éventuels poursuivants à tout jamais.

*

Sept ans passèrent. Gaspard pouvait se dire que son plan avait magnifiquement réussi. Il était une des figures de proue de l'île. Sous la nouvelle identité de Jean Morel dit Jeannot, il possédait un hôtel, plusieurs restaurants, une école de plongée et différentes petites boutiques de souvenirs. Rien d'ostensible. Sa prudence naturelle lui interdisait de faire étalage de sa richesse pour ne pas susciter l'envie. Il avait une compagne plus âgée que lui, mère de grands enfants, ce qui convenait parfaitement à Gaspard qui ne désirait pas fonder de famille. Il était désormais au cœur de son rêve et avait complètement coupé les amarres avec la mère patrie et son passé. Il aurait été parfaitement heureux si ce n'était ce cauchemar qui revenait hanter ses nuits et dans lequel Hippolyte apparaissait le désignant d'un doigt accusateur telle la statue du Commandeur.

Cette nuit-là avait été justement très agitée. Il s'était réveillé en sueur et le souffle court car dans son rêve, Hippolyte ricanait découvrant des canines

proéminentes que Gaspard ne lui connaissait pas. Ophélia lui essuya le front, parvint à le calmer et il se rendormit. Mais à son réveil, le souvenir de son cauchemar lui glaça le sang. Il se rafraîchit et se rendit à l'hôtel quatre étoiles qu'il avait ouvert quelques mois auparavant pour accueillir une vingtaine de personnes venues faire de la plongée dans les eaux bleues des Caraïbes. Il invita Teddy, l'organisateur du séjour, dans son bureau et les deux hommes firent le point sur le programme puisque Gaspard fournissait l'ensemble des prestations y compris les heures de plongées pour ce groupe de pratiquants confirmés.

Lorsqu'il fit son apparition dans la salle de restaurant au moment du dîner pour voir si tout se passait bien, Teddy l'invita à se joindre au groupe. On se poussa pour lui faire une place. Elle était là, la femme aux yeux verts, telle que dans sa mémoire, comme si le temps n'avait pas eu de prise sur elle. Aussitôt il pensa à son cauchemar de la nuit précédente. Hippolyte l'avait averti : le destin était en route et son passé était en train de le rattraper. Il avait réussi à se cacher au bout du monde et à se fabriquer une existence de rêve. Il s'était réinventé, il avait réinventé sa vie et parce que le sort en avait décidé autrement il se retrouvait face à celle dont il avait épargné la vie et qui allait le dénoncer à la police. Un immense désespoir s'empara de lui. C'était vraiment trop injuste.

Mais le dîner se poursuivait et la jeune femme ne semblait pas lui prêter attention. Était-il possible qu'elle l'ait oublié, que ses traits ne se soient pas restés gravés dans sa mémoire lors de cette soirée où il avait tué pour lui éviter une mort certaine ? Peut-être avait-elle refusé de collaborer avec les enquêteurs par reconnaissance pour son sauveur ? Il but davantage qu'il ne mangea. Les rires fusaient autour de la table. On s'adressait à lui, on lui posait de questions sur les sites de plongée, sur l'île, sur les lieux à découvrir. Il répondait pas monosyllabes. La jeune femme discutait avec son voisin qui avait pour elle des gestes délicats, son amoureux sans doute. Il lui sembla que le repas ne finirait jamais. Les conversations lui parvenaient à travers un brouillard. Il n'arrivait pas à réfléchir,

à établir un plan. Un instant il se disait qu'il avait affaire à une femme diabolique qui allait probablement le faire chanter et qui ne le laisserait plus jamais en paix, l'instant d'après il se prenait à espérer qu'elle ne l'avait pas reconnu ou encore qu'elle faisait semblant par gratitude.

Le repas s'acheva enfin et tous les convives désertèrent la table l'un après l'autre. La jeune femme aux yeux verts se leva la dernière. Son compagnon lui prit le bras et la guida à travers la salle. Elle déplia d'un coup sec une canne blanche et commença à en balayer le sol pour repérer les obstacles qui se présentaient.

Il comprenait soudain que celle dont il avait sauvé la vie ce terrible soir sept ans plus tôt, était aveugle et n'aurait jamais pu le reconnaître. Il en vint à regretter la précipitation qui lui avait fait quitter le territoire français sans doute plus vite que nécessaire et qui l'avait poussé à abandonner la majeure partie de son butin.

« Allons, se dit-il, c'est bon signe, je me remets à penser à l'argent alors qu'il y a cinq minutes je pensais que ma vie était fichue. » L'énorme étau qui lui avait enserré la poitrine pendant cet interminable repas, se desserra et il redevint immédiatement l'hôte charmant qui recevait ses clients comme s'ils étaient des amis de longue date.

— Qui est cette jeune personne aveugle ? demanda-t-il discrètement à Teddy?

— Clothilde ? Elle est aveugle de naissance ce qui ne l'a pas empêchée de devenir une sacrée championne de plongée.

— La personne qui l'accompagne est son fiancé ?

— Non pas du tout, ils se sont connus pendant la traversée. Il s'est simplement proposé en tout bien tout honneur comme cavalier pour la soirée mais je crois qu'il est lui-même en couple. Elle est très jolie n'est-ce pas ?

— C'était uniquement de la curiosité répondit-il.

« Il me croit intéressé par Clothilde ! se dit Gaspard mais après tout tant pis ! Ce n'est pas grave. C'est en effet une très belle femme ! »

La soirée finit mieux qu'elle n'avait commencé pour Gaspard. Il avait déjà bu quelques verres à table et il se sentait détendu et presque heureux. Ainsi tout s'expliquait. Il s'était toujours tenu au courant grâce à des sources bien informées. Il valait mieux être capable d'anticiper au cas où sa nouvelle identité aurait été découverte. Mais il n'avait jamais fait l'objet d'un mandat international. Un jour, il n'était pas réapparu à son travail et avait laissé les clés de son appartement sur la porte. Mais il n'avait pas de dettes, ne fréquentait personne régulièrement, excepté Hippolyte, et sa famille s'était depuis longtemps désintéressée de son sort. Peu de chance qu'elle le fasse rechercher ! Et quand bien même, dans le cas improbable où quelqu'un se serait inquiété à son sujet, on lui aurait répondu qu'un adulte majeur avait le droit de disparaître si c'était son choix. Quant au meurtre d'Hippolyte, l'enquête n'avait pas abouti et l'affaire sans être classée avait été plus ou moins mise de côté.

Jusqu'à ce jour, il avait été fidèle à Ophélie non pour respecter une quelconque idée de la morale mais plutôt par paresse. Aujourd'hui les sentiments qu'il éprouvait pour cette femme rencontrée dans des circonstances dramatiques sept ans plus tôt, lui apparurent comme une évidence : il en était tombé amoureux à l'instant même où il l'avait vue.

Son directeur l'interpela pour lui faire signer quelques documents et l'informer que des retardataires du groupe de plongeurs venaient d'arriver. Gaspard se rendit à la cave, attrapa une bouteille de champagne et se dit qu'il ne risquait rien à tenter sa chance. Il prit l'ascenseur et s'avança vers la chambre de la belle, le cœur battant. Il frappa quelques coups discrets et devant l'absence de réponse frappa à nouveau un peu plus fort. Il entendit bouger dans la chambre et la voix de la jeune aveugle retentit depuis la salle de bains.

— Voilà, voilà, j'arrive.

La jeune femme aux yeux verts lui ouvrit. Elle était splendide, enveloppée dans un des draps de bains de l'hôtel.

— Excusez-moi dit-il. Je suis le patron de cet établissement. Je ne voudrais pas être importun. Je ne savais pas que vous étiez occupée. Je voulais simplement vous souhaiter la bienvenue en vous offrant cette bouteille de champagne.

— C'est très aimable à vous.

Gaspard prit le temps de scruter le doux regard de la jeune femme qui avait la couleur d'un sous-bois un jour d'été.

— Je m'appelle Jean, dit-il.

— Enchanté Jean. Moi c'est Clothilde. Entrez, je vous en prie.

Il pouvait enfin mettre un nom sur le visage qui le hantait depuis toutes ces années.

— Excusez le désordre. Ma sœur vient d'arriver et elle avait besoin de se rafraichir avant de déballer ses affaires.

Elle se dirigea en tâtonnant vers la salle de bains et heurta au passage un guéridon. Gaspard se précipita pour l'aider mais elle le rassura.

— Ce n'est rien. Juste le temps de prendre mes marques. Je suis assez douée en principe, plaisanta-t-elle.

Elle entrouvrit la porte de la salle de bains et appela : Julie, dépêche-toi, nous avons de la visite.

— Qui est-ce ? dit une autre voix ?

— Jean qui a la gentillesse de nous souhaiter la bienvenue avec une bouteille de champagne.

— Des bulles ! J'arrive.

— Mets une tenue décente.

Quand la porte s'ouvrit livrant le passage à la sœur de Clothilde, Gaspard crut qu'il rêvait ou plutôt qu'il était en plein cauchemar. Une deuxième fille aux yeux verts, absolument identique à Clotilde, se tenait au milieu de la pièce. Elle aussi s'était enroulée dans un drap de bain. La ressemblance était saisissante. Elles étaient aussi semblables que peuvent l'être de vraies jumelles.

— Vous, hurla le clone de la jeune femme aveugle ! Vous ! C'est vous qui avez tué Hippolyte !

Gaspard incapable de bouger et de réfléchir, regardait hagard cette apparition qui sonnait le glas de sa liberté.

— Il allait vous tuer, réussit-il enfin à bredouiller. C'était lui ou vous. Je vous ai sauvé la vie.

— Espèce d'abruti ! Le pistolet était un faux. Quand il m'a vue, il a pris peur mais il n'a jamais eu l'intention de me tuer.

Ainsi tout ça n'était que de la gloriole, du vent. Hippolyte jouait les gros bras mais l'arme avec laquelle il se donnait des airs de durs était factice. Et lui pauvre imbécile, il était tombé dans le panneau. Pour son plus grand malheur, il avait voulu se donner le frisson en se munissant d'une arme pour imiter ce fils de famille dégénéré.

— Mais qui êtes-vous ? réussit-il à articuler

— Peu importe, répondit durement la jeune femme.

— Je voudrais juste comprendre, implora Gaspard.

— Notre mère et celle d'Hippolyte étaient amies d'enfance. Nous faisons un séjour à Paris et la mère d'Hippolyte nous avaient laissé les clés de la maison. Il ne savait pas que nous serions là. Ma sœur jumelle était à l'étage et n'a rien entendu. La maison est grande et elle était sous la douche. Quand elle ne m'a pas

vue remonter, elle est venue voir ce qui se passait, elle m'a détachée et nous avons appelé la police.

— Et c'est ce que je viens de faire dit la voix de la jeune femme aveugle. Ils ne vont pas tarder à arriver.

*

Voilà l'histoire de Gaspard telle qu'elle m'a été racontée et telle que je l'ai reconstituée pour vous. Pour ma part, je n'ai jamais rencontré de criminel aussi malchanceux dans toute ma carrière. La vie lui a joué un sacré mauvais tour : fuir au bout du monde pour se retrouver nez à nez avec ce que vous redoutez par-dessus tout... Vous avouerez qu'il faut vraiment être né sous une bien mauvaise étoile. Peut-être trouvez-vous que les jumelles ont été sévères avec l'ancien voleur. C'est vrai qu'elles n'ont eu aucune compassion pour lui bien qu'il ait prétendu avoir tiré pour sauver la vie de Julie. Mais entre-temps, le père d'Hippolyte avait dû s'exiler pour éviter de rendre des comptes à la Justice et à l'association criminelle dont il était le trésorier. C'en était trop pour la mère du jeune homme, morte de chagrin après que son mari l'avait proprement abandonnée à son triste sort. Les jumelles avaient vu leur mère pleurer sa chère amie et n'étaient pas enclines au pardon.

Comble de malchance, même si aucune convention n'a été signée en matière de coopération judiciaire entre la France et le Honduras, les deux pays entretiennent des relations diplomatiques importantes. Peut-être, en outre, que la perspective de récupérer les biens en déshérence du français a-t-elle été pour quelque chose dans la rapidité avec laquelle Gaspard a été mis à la disposition des autorités de son pays.

Il fut donc extradé vers la France. Jamais personne de sa famille ne vint le voir en prison et il n'eut droit qu'à un avocat commis d'office car tous ses biens lui avaient été confisqués. Aux dernières nouvelles, il a effectué les trois quarts

de sa peine et il est sorti pour bonne conduite. Il serait devenu vendeur de pièces détachées dans une casse à Saint Ouen.

*

Si j'avais utilisé cette histoire dans un de mes romans, vous auriez protesté à juste titre. Et pourtant, ne vous est-il jamais arrivé de constater que la réalité dépassait souvent la fiction ? Je suis certain que chacun d'entre vous a en mémoire une histoire véridique et pourtant à la limite de la vraisemblance. Qui n'a pas rencontré son voisin de palier à Rio de Janeiro ou à Singapour ? Celui qui n'y a jamais mis les pieds me direz-vous. Oui je suis bien d'accord. Mais vous voyez tout de même ce que je veux dire ? On peut faire confiance au hasard pour écrire les plus invraisemblables des histoires vraies. N'hésitez pas à les raconter à votre tour. Je les publierai dans cette lettre. Vous savez où me trouver.

Peut-être à bientôt pour d'autres histoires qu'elles soient vraies...ou pas. Et si vous voulez découvrir mes enquêtes, c'est ici ↓

<https://cutt.ly/8OQ25He>